

Extraits de cafés

André Carpentier

Numéro 107, automne 2005

Écrire la ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carpentier, A. (2005). Extraits de cafés. *Moebius*, (107), 27–40.

ANDRÉ CARPENTIER

Extraits de cafés

[...] qu'on me permette de rapporter, non sans minutie – c'est dans les petites choses que loge l'essentiel – ce que j'ai vu, éprouvé, pensé parfois dans maints établissements de cette ville. [...] les heures que j'ai vécues dans les cafés se sont insensiblement muées, pour moi, en substance humaine et en éternité. Pas moins !

Georges Haldas, *La légende des cafés*

Gaston Miron a une jolie expression pour qualifier certains vers qu'il reconnaît ne pas être achevés et qu'il laisse en l'état *en attendant* ; il les appelle des vers *en souffrance*. Voici quelques pages de cette sorte, saisies dans leur *work in progress*, donc dans une forme qui se cherche encore, au moment où je commence à peine de saisir ce qui figure au lieu géométrique de mes occupations d'écriture depuis quelques mois, et qui se trouve dans les cafés.

*

Matin d'été bien accroché où j'évolue malaisément sur le sentier boueux de la pensée. Je m'accompagne, dans un café bavard, de deux de ces livres qu'on achète avec empressement, mais qu'on remet à plus tard de lire dans leur totalité, comme s'il suffisait, non pas de les posséder, mais de savoir qu'ils existent et qu'ils disent quelque chose qui un jour nous intéressera sans doute. Je parcours quelques pages de l'éthicien, butine le philosophe mondain, ne retiens rien, bien que j'y souligne des phrases – et parfois des mots isolés –, comme si je ne savais plus lire que dans les

axes horizontal et vertical, sans souci de profondeur. Mais je lis, je veux dire : je circule dans une foule de mots.

Soudain, deux copines s'immiscent dans le désordre de tables où je loge. Encouragée par l'air absorbé de l'autre, l'une est déjà bien engagée dans le récit des circonstances qui ont déparé *son couple*, comme elle dit. D'abord parce que son conjoint est parti en voyage, qui plus est un voyage de plusieurs mois, ensuite parce qu'il est rentré avec une autre femme. L'amie à qui elle adresse ce récit s'empreint au fur et à mesure de gravité, jusqu'à la stupeur. Mais aux tables autour, où l'on attend la suite de l'anecdote – car la conteuse a le verbe haut –, les bouches souriantes le disputent aux yeux rieurs. Et la conteuse d'aller bon train dans son récit, et la relation de s'entrecouper de silences, suivis d'exclamations : *L'écœurant !* Parfois de jurons : *Le câlisse !*

Il arrive que certaines scènes de cafés figurent comme des caricatures, je dirais comme des charges d'elles-mêmes. J'imagine cependant que cela n'ôte rien aux souffrances de la conteuse, bien que... Au bout de plusieurs minutes de ce récit, que bientôt je n'écoute plus, elle hurle la seule interjection qu'il lui reste : *Cette histoire est ridicule !* Évidemment, c'est de là que vient sa colère, du ridicule – qui ne tue pas, mais qui immole à l'amusement des rieurs !

À la table la mieux éclairée du café, une jeune femme avec un air d'oiseau s'emploie, à l'aide d'une gomme et d'un buvard, à abluier les pages d'un petit livre relié, j'imagine de manière à gommer les soulignements et commentaires marginaux. Parfois le papier cède, se troue ou se déchire, mais rien ne l'arrête ; elle est obsédée par l'effaçage de traces. Traces de quoi, de qui ? À la fin, elle décrasera la tranche et brossera la reliure. Elle en aura eu pour plus d'une heure, après quoi elle repartira sans avoir lu une seule ligne.

*

Matin de temps bas qu'on voudrait voir se déchirer d'une brèche soleilleuse, mais qui résiste et pèse. Je m'arrête dans un café de zinc et de miroirs que des halogènes

font briller. Le garçon se penche vers moi : *Sale temps !* murmure-t-il. *Et pourtant, ça brille !* lui fais-je avec une conviction galiléenne dont l'ironie paraît lui échapper. À la table d'à côté s'agite un bouleversant personnage de femme sans âge et sans beauté qui, pour elle seule, mais de sorte à être entendue de tous, prétend n'être pas de son époque, et pire, elle ne saurait dire de quel siècle elle aurait voulu être. De coutume, les gens qui ne sont pas de leur temps spécifient qu'ils auraient voulu vivre en Grèce et avoir servi de modèle à Praxitèle, à Cordoue et avoir été l'ami d'Averroès, au seizième siècle et avoir connu Rabelais et Montaigne, au trentième sur la planète de ses rêves... Mais chez elle, c'est autre chose, elle aurait voulu vivre aujourd'hui, mais ça ne lui est pas donné, du moins pas comme elle le voudrait. *M'enfin ! ça n'est pas ce qui s'appelle vivre !* Sa théorie sur la difficulté de vivre, c'est qu'il est ardu d'être, dur d'être soi et malaisé d'être quelque chose, et qu'il y en a toujours un des trois pour faire défaut, quand ce n'est pas deux, ou les trois !

Des instants précieux roulent comme des pépites d'or pour les uns, comme de la petite monnaie pour les autres. Tout vient avec sa valeur.

*

Un après-midi où dans un café je médite de ne pas aller donner mon séminaire du lundi soir, voire de prendre congé toute la semaine... Debout dans l'entrée depuis quelques minutes, un homme au regard canalisé par des lunettes épaisses, dont l'aspect mélancolique semble hurler que tout est rien et toute vérité trompeuse, fixe un angle mort, s'agite, secoue les jambes, marmonne à part lui des pensées qui dirait-on l'exaspèrent, mais soudain il s'illumine à quelque chose qu'il semble apercevoir à travers moi, alors il se met en branle, s'approche – j'ai un moment de souci –, puis passe tout près et va s'entretenir joyeusement avec une serveuse assise à une table du fond, s'allume une cigarette et rit normalement auprès d'elle, au sens d'amoureulement, comme un homme qui la voit mieux que

quiconque à travers ses loupes et qui confirme à chaque seconde son choix, et cela le rend de plus en plus blagueur, et elle pouffe et rit et fume et se masse les mollets et s'esclaffe encore parce que c'est lui et qu'il la fait rire, pour elle, ça vaut plus que la beauté, surtout les jours où elle travaille de onze heures à vingt heures, qu'il n'est que seize heures et que l'éphémère du boulot n'en finit pas.

Ce café, c'est le genre qui vous harponne, l'après-midi, quand vous êtes mentalement prêt à fuir les responsabilités et qui ne vous lâche pas tant que vous n'avez pas fait le plein de vous-même. Puis il vous restitue à la vie courante, juste à temps pour le séminaire.

*

Un milieu d'après-midi où la ligue anti-sieste téléphone aux cinq minutes à la maison, je décide d'aller dans un café méditer le front sur le coude. Je choisis sans choisir un certain café dont il serait difficile de surfaire les charmes, qu'on ne peut trouver ni élégant ni à peine beau. Le mobilier y est à pleurer, les murs crasseux et les garçons déplaisants, mais une petite foule vient tous les jours s'y montrer, on me dit parce qu'un chanteur ou un comédien y passe parfois quelques heures à lire. C'est aussi ça, les cafés, des lieux pour voir et être vu. Et ici le spectacle, mine de rien, est à son comble. Mais qui rencontre-t-on au café à cette heure ?

Un travailleur qui a compris d'instinct le principe dramaturgique d'une alternance de célérité et de lenteur, qui, avant d'aller pratiquer tous les métiers, s'offre une trêve. Il s'assoit devant un bol et on voit qu'il s'applique à se détourner de ses tracasseries ; il prend la pose du désinvolte et plonge dans une innocente paresse... Une autre – mais c'est le même cas de figure – affirme se vouer depuis si longtemps tout entière au travail, du matin à l'après-midi et de l'après-midi au soir, trouvant son sens dans la tâche d'être une citoyenne utile, qu'elle se permet, à l'occasion, un peu de temps pour la fugue intime, oh ! quelques minutes à peine au milieu de désœuvrés lisant le journal.

Après au plus cinq minutes elle repart vers son commerce remettre la pancarte *Ouvert...* Trois femmes du mitan de l'âge qui, entre deux heures de pointe de leurs vies professionnelles et mondaines, entrent dans le café lâcher prise et capter les retombées du fugace et de la banalité. Et se refaire une amitié... Des jeunes filles qui attendent des garçons dans l'entrée, qui se tordent dans d'étranges positions, les jambes presque torsadées, on dirait les cinq positions de la danse académique... Un type, sur la terrasse, qui parle sans cesse et sans écoute, mais on devine que son langage est menteur ; on n'entend, sous ses mots, que ses manques inapaisables. Et qui lui fait face, une jolie fille totalement désintéressée, plutôt en errance dans ses propres images intérieures. *À qui parlons-nous lorsque nous nous taisons ?* demande l'écrivain norvégien Tarjei Vesaas – bien sûr, il ne s'agit pas de répondre à la question de Vesaas, mais de la poser seulement, de la poser comme question existentielle, c'est-à-dire comme se suffisant à elle-même.

Un couple, entre deux prises de bec, qui se mord les lèvres, puis fait becquer bobo avec la langue... Deux vieux dans un coin, avec leurs gueules de prophètes, qui ont l'âge d'être plus bouleversés par leurs oublis que par leurs souvenirs ; il règne à cette table un silence d'enfant qui se tait d'un mutisme obstiné et qui ferme jusqu'à son visage, jusqu'à tout son corps. Rien ne bouge, nulle présence ne s'exprime. Une image sainte... Un vieil homme, à l'entrée, qui observe le temps passer, le genre qui a beaucoup emprunté aux chemins de la terre, et qui accueille chaque arrivant d'une mimique affable, *Bienvenue dans ma vie !* semble-t-il dire... Une jeune femme qui entre, justement, je dirais en état de jolie fille, avec le sourire et la démarche qui la font savoir belle à tous et jusqu'à elle-même, mais aussi avec une joie manifeste, qui est la jubilation d'être ce qu'elle est, quoi d'autre ?... Un père et une mère, employés à régler ou à accentuer leurs désaccords, difficile à dire, qui ne se préoccupent pas de l'enfant qui les unit ou les sépare, aussi difficile à dire ; et le gamin, de deux ans peut-être, qui ne semble à personne au milieu de ce précipité de querelles et qui, par tic ou par souci de faire l'enfant, se

tortille frénétiquement une mèche de cheveux, comme s'il s'essayait à la cordeler, sans doute pour se pendre au rêve... Un idiot de café, qui ne retrouverait pas ses pieds dans ses souliers, qui a tant d'amour à offrir et qui souffre de la crainte qu'il sème sur son passage... Une fille, la mèche dans l'œil, qui lit les pages de gauche d'un roman populaire et qui demain lira les pages de droite pour connecter les hémisphères...

Y a des fois, comme ça, que les choses ou les gens ne font pas que s'additionner, on dirait qu'ils se multiplient, qu'on assiste moins à leur somme qu'à leur produit.

*

Suivant un parcours que j'ai souvent suivi, je m'arrête, sans savoir pourquoi, dans un café où je n'ai jamais mis les pieds, que même je n'avais pas vraiment remarqué. On dirait tout de suite un autre monde, avec sa profondeur et ses odeurs. Ce café, qu'une courbe molle de clarté traverse, connote si bien le calme que tous, même les plus excités, y sont conduits à la détente, tous sauf un. À quelques tables devant, un homme dans la cinquantaine passe une entrevue pour un emploi. Ce n'est pas de mes affaires, mais je dis qu'il n'aura pas le poste, il fait tout pour ne pas l'obtenir, qui dresse la liste de ses échecs auprès d'employeurs précédents, qui va jusqu'à décrire la dureté de l'un, exposer la mauvaise foi d'un autre. Il sait tout sur tout, à preuve, il a toujours un pan de sa langue de bois à jeter sur le sujet du moment, n'importe lequel. Il coupe la parole, paraît sans écoute, se vante d'avoir bon œil pour débusquer la bêtise, l'incompétence, voire la malhonnêteté, il en voit d'ailleurs partout ! Son manque d'emploi, il l'attribue au courant qui ne passe jamais avec les employeurs, qui souvent ne le rappellent même pas après une entrevue, *Ce n'est pas professionnel, ça !* Et à la dame qui l'écoute, à la fin il demande s'il ne peut pas lui faire un petit reproche : *Vous me faites parler et vous ne dites jamais rien, ça finit par être stressant, ça !* Je crains qu'encore une fois le courant n'ait pas passé.

*

Un café qui méfait par sa devanture mais qui heureusement se rachète à l'intérieur, non par richesse ou opulence, mais par des petites choses qui en font le charme, des cuirs, des bois, des cuivres. Un homme de très petite taille et assez difforme y entre avec son air important de sale type qui ne craint pas la confrontation, lance des grivoiseries aux serveuses et va grogner dans un coin. Je ne peux pas ne pas penser au personnage de Cousin Lymon dans *La ballade du café triste*, de Carson McCullers, lu il y a une semaine à peine – où ça ? dans un café, bien sûr ! –, un *brandon de discorde*, ce Cousin Lymon, écrit-elle, *qui aimait provoquer les dames*. Je retrouverai ce passage en rentrant chez moi le soir. Mais ce retour au *café triste*, précédemment un *magasin où l'on vendait surtout de quoi nourrir les animaux*, me rappellera que les lieux de cafés ont généralement servi à d'autres usages avant d'être transformés. La chose m'intriguant, je demanderai à gauche et à droite ce qu'il y avait à la place avant que ce ne soit un café. Premier constat : les employés ne savent jamais répondre à cette question ; les patrons, rarement. J'irai même fouiller dans de vieux annuaires, mais cela ne donnera rien d'inattendu : une mercerie, un restaurant, une quincaillerie, des maisons privées, bien sûr, une confiserie, un salon de coiffure, une banque, une pâtisserie...

Ah ! oui, le petit sale type... Eh bien, il est resté tranquille dans son coin, a parcouru des documents au-dessus d'une limonade, puis est reparti en saluant les serveuses, qui en retour lui ont lancé un *Salut boss* des plus polis ! *Et à demain...*

*

Sur une terrasse, un Marcel ou un Gérard, le genre que les *néo-peace and love* du cru jugent spontanément antipathique, attend sa femme entrée faire des courses à l'épicerie fine d'à côté, tout en gardant l'œil sur sa four-

gonnette parquée devant le café ; le chauffeur, c'est ce que Marcel ou Gérard fait de mieux depuis qu'il s'est mis à la retraite. Il lit le journal du matin en écoutant, à l'aide d'un walkman, une radio de lignes ouvertes où sévissent des démagogues et des acharnés de la provocation. Il sait tous les crimes en ville par le détail, surtout les plus dégoûtants, mais ne les raconte pas à sa femme, parce qu'elle en serait bouleversée, prétexte-t-il, mais on devine qu'en vérité, il ne sait plus parler qu'avec ses chums de gars ; avec elle, il grogne. Au moment où on la voit revenir, les bras tendus par de lourds sacs d'épicerie, il laisse aller un retentissant *Déjà elle !* pour que toute la terrasse l'entende. Et chacun d'aussitôt comprendre qu'elle aussi a entendu, bien qu'elle simule le contraire, j'imagine pour ne pas exposer en public la profondeur de son exaspération. *L'écoeurant !* beugle une douce jeune femme au chemisier fleuri, *si Vincent me faisait ça, je lui arracherais les yeux !* La cruauté appelle la cruauté, qui ne se tient jamais que d'un seul bord des choses. *Vous, ça ne vous révolte pas ?* me lance-t-elle, sans doute parce que je suis le plus près de la génération de Gérard – qui est celle de son père. *Oui, mais je ne veux pas lui donner ce plaisir...* Ni attraper sa rage froide, devrais-je ajouter, qui est le fait d'une si creuse désespérance ! Je ne peux formuler cela ouvertement dans la circonstance, mais je plains plus que n'anathématise ces faux insensibles mal à l'aise depuis toujours dans leur sac de peau.

Mais soudain les occupants de la terrasse, moi y compris, doivent s'engouffrer dans le café ou quitter les lieux, à cause de volutes noires dans les nuages et de premiers grains. Dans un instant, il fera une pluie tourbillonnante contre laquelle les parasols ne pourront rien.

*

Un drôle de petit café presque inquiétant, un lieu attirant de l'extérieur, mais d'un intérieur cru. Un café où les habitués de la terrasse ont l'air de monuments avec leurs chiures de pigeons sur la tête. Deux jeunes gars y critiquent par le détail et à haute voix les attributs physiques

d'un quatuor d'épaisses écolières comme on en voit plus que jamais dans notre société consommatrice. Mais eux-mêmes, qui demandent moins de taille et davantage de poitrine, moins de hanches et plus de jambes, qu'ont-ils à offrir, qui ont chacun vingt, vingt-cinq kilos en trop, qui sont mal attifés, ont des comédons plein la face, les cheveux gras et qui sentent leurs *running shoes* ? Tout près, des représentants de la tendance Photoshop s'amuse avec un ordinateur, des adeptes de la pensée magique qui, d'un coup de souris, peuvent justement modifier la silhouette des passantes qu'ils effeuillent et prennent en photo à leur insu. Un coup de souris magique et hop ! voilà que ce qui agace disparaît de la pensée au profit d'un monde meilleur.

Sur la gauche, s'écrit un chapitre qui pourrait s'intituler : *Du merveilleux effet d'une grosse portion de gâteau au fromage sur l'humeur de trois dames dans la soixantaine au sourire mité*. Dans le café, le silence est tombé d'une table et s'est fracassé en miettes et en gouttes de chocolat au lait sur le plancher. J'aime assez cette coprésence de l'amer, de l'ordinaire et du précaire, qui chante sa petite chanson, qui construit son puzzle d'où émerge un indicible.

*

On dirait une ortie ou une autre espèce de plante croissant parmi les décombres, qui pue la sueur et l'ivresse et s'exprime comme une poubelle chassée du pied, qui fait une entrée remarquée dans le café, un verre de carton à la main, et demande à gauche et à droite des pièces en trop. Pour un café, précise-t-il, mais nul ne met la main à la poche, car le gars est du genre à qui d'habitude on tourne le dos. *Alors pour une bière...* Un petit malin lui lance : *Y a pas de bière ici !* Et l'ortie de rétorquer : *Je suis pas obligé de la boire icitte !* Le patron en a assez, qui joue le dur avec ses poings sur les hanches ; il enjoint à l'ortie, qu'il appelle « mon hostie », de quitter son café et de ne plus y revenir. Mais soudain quelqu'un, du fond de la salle, crie : *Sers-lui un café. Et mets-lui une brioche avec ça...* Le geste est élégant,

le donateur n'en est que trop conscient. Le patron demande : *Et je le sers à ta table ?* Et l'autre : *Au comptoir !*

La suite de l'heure s'avère silencieuse au milieu du vacarme habituel. Je mets un temps à comprendre qu'une part de mon malaise vient de ce long mur dénudé qui jette sa détresse de plâtre tavelé sur tout le café. C'est qu'on vient de décrocher une exposition de photos de voyage en Orient et que le mur est en attente de rehauts d'arcanes et de couleurs.

*

Au mitan d'une promenade très ensoleillée dans un quartier mi-parti de vocation ouvrière et de tendance condos, je m'arrête sur une terrasse où le soleil flamboie un peu trop dans les bières et dans les grenadines, sans compter qu'un courant d'air s'y emploie à chasser le monde, et jusqu'aux moineaux, et que la sono produit tant de distorsion que Brassens a l'air de chanter *Carmen*. Je me déplace donc vers le fond du café, où il fait jour comme en pleine nuit.

C'est ici le lieu d'apercevoir, dans son retrait, un gars dont l'inattention allège la présence, un garçon un peu bizarre, vingt ans, je dirais, que j'aperçois pour la énième fois dans des cafés et qui me semble de cette espèce d'individus qu'on voit toujours occupés à quelque chose, mais jamais à ce qu'on attend d'eux. Je parie qu'il roule à s'en ensorceler des pensées sur des sujets qui l'envoûtent. Je gage encore qu'une moitié de lui au moins est toujours absente, disons absorbée dans sa forteresse de distraction, par les astuces d'un autre monde ; et pourtant, c'est certain, il ne se cogne jamais nulle part ni ne manque aucun rendez-vous. Il serait toujours attentif, mais à autre chose. On devine à son allure le gars solitaire, ça saute aux yeux, solitaire parce que trop souvent ostensiblement seul avec lui-même, même et surtout au milieu des autres, qui doivent préférer l'éviter. La particularité qui doit en mettre au moins quelques-uns contre lui, son patron ou ses profs surtout, c'est probablement moins cette inattention que

l'apparence de désinvolture qui s'en dégage. On peut l'imaginer, parfois, souvent, en famille, au travail ou en classe, au cœur d'une conversation, soudain, comme pris de clairvoyance, décrocher de toute attention, rompre le lien avec les autres, avec le monde, et partir en douce vers des ailleurs prenants. C'est là une forme d'inadvertance qui frappe sans avertir, au milieu de quoi que ce soit d'important, mais jamais aussi important que ce qu'il y a à rêver. Je jurerais que c'est là son mode d'exaltation.

Il y a souvent, dans la nonchalance des cafés, qui est une autre façon de séjourner dans le continent humain, une fluidité souterraine qui inscrit de la continuité entre certaines choses, des événements, des personnes, et qui forme des chaînes secrètes sous le règne de l'ordre. Depuis quelques jours, je ne vois, dans les cafés, que de la fuite en soi, que cette forme de distraction, que les proches prennent pour de l'ennui. Il y a cette scène... Une fille et un garçon, disons de vingt ans, elle en jean et sweatshirt, lui en bermuda et t-shirt, arrivent en joggant et demandent un jus énergisant. Lui feint de ne pas être ému par ce qui fait déjà d'elle une femme ; elle, entre deux moments de distraction, fait mine de s'enthousiasmer aux fanfaronnades du garçon.

Cette forme d'inconstance, on sait ce que c'est, il s'agit de cette échappée qui s'opère sans avertir dans le beau fixe d'un plaisir ou d'une passion, d'un match, d'une chanson à répondre ou du dernier droit d'une histoire à rire. On est soudain éjecté de sa personne sociale, on s'évade d'un coup, on se boule dans un coin de son imaginaire. Le lien avec les autres se rompt, on plane dans un vide captivant et vertigineux. Ça peut être, dans certains cas, parole ! comme une ivresse. Rien à voir avec l'incapacité de se distraire ou de communiquer, non plus avec le manque d'ardeur ou de plaisir. Le fuyant dont je parle est un passionné que la raison commune ne comble pas. Certains de ces fugitifs flânent à l'avenant dans l'inconnu familier des cafés pour connecter cette évasion à une intuition rêveuse dans l'espoir qu'en jaillisse au cœur d'eux-mêmes une étincelle.

Me tenir dans le fond noir et faire émerger un regard qui n'éclaire rien, voilà la posture que j'aime parfois prendre, pas toujours – à m'y appliquer trop souvent j'aurais l'impression de disparaître à moi-même –, mais assez souvent quand même, chaque fois que ma disposition d'esprit le permet.

*

Un café sombre, on dirait un assemblage de gouffres, comme des trous noirs où nul ne souhaiterait se jeter, crainte de n'en jamais ressortir. Seul s'y tient un trio de déesses, on dirait Nyx, la divinité allégorique de la Nuit, avec sa mère Gaïa, la Terre, et sa fille Éris, la Discorde, la petite s'appliquant à mettre la zizanie entre la mère et la grand-mère, en renversant les chaises, *De mon temps, les enfants obéissaient... en montant sur les tables... Tu veux dire que nous étions dressés comme des animaux de cirque...* en donnant des coups de pied dans une balustrade gangrenée délimitant, entre deux plateformes, un petit corridor donnant accès aux toilettes... Et ce qui doit arriver arrivant, un barreau cède sous les coups, et l'événement s'annonce d'un crac retentissant ! Et alors de s'engager une mêlée générale de sanglots syncopés entre trois générations de filles et de mères qui en ont long à se dire sur les mères et sur les filles qui ont des mères et des filles.

*

Ce soir, le café en demi-sous-sol où je débarque affecte l'allure désinvolté d'une tanière abandonnée. Y règne une jolie tranquillité où rien ne semble vouloir s'interrompre, une forme de silence nuancé de ses odeurs et poussières, et en cela toujours incomparable aux autres silences. J'aime ces cafés en creux, presque sans vitrines, qui confinent à un autre monde, à un type de rapport au bruit qui semble décompter la rue. Mais je me rends vite compte que cette bulle est percée de battements dans son armature, qu'elle laisse affleurer la basse profonde du quartier. Partout de

l'être s'égrappe par bribes sonores, car il n'est part de la vie qui ne soit bruisante ni part du monde qui n'en porte la résonance. Il arrive aussi, à l'occasion, dans certains cafés, que le bruit de personnes et de choses surgisse tout autant du silence primordial qui brasse la ferraille intérieure de chacun que du monde dit ambiant et son affairement.

Que le silence porte de l'imperceptible, pas de doute ; du non ouï ou du ouï laissé pour compte dans les failles de la réception. Certes, trop souvent, je néglige d'accorder un pur moment d'audience à ce qui perce sous la musique d'atmosphère : une respiration voisine, des pages tournées, des assortiments de craquements, tout ce qui, s'additionnant, contribue à ce fredonnement de fond qui est le souffle de la ville. Et j'oublie plus souvent encore, bien qu'en principe ce soit mon objet, de chercher à déborder l'écoute, à ressentir, chez l'un, les harmonies de peines réprimées ou de joies retenues ; aussi les dissonances de pensées qui fusionnent, chez l'autre qui défaille de lui-même ; l'esprit qui se heurte au non-sens, chez un autre encore ; ou les soupirs de néant où tout s'effondre – sur fond de quoi se mène l'expérience de vivre.

Au moment où je crois justement entendre vibrer en moi ce silence bruisant, une jeune personne vient se percher sur mon épaule et, de sa voix nasillarde, me demande : *C'est pour boire ou pour manger ?* puis me psalmodie la liste des boissons et des plats offerts passé vingt et une heures. Qu'on n'aille pas croire, je ne défaille pas pour si peu, je chéris ce bavardage, que j'étire généralement en conversation. *Les ailes nous manquent, mais nous avons toujours assez de force pour tomber*, écrit Claudel.

L'acuité accordée aux bruits du soir à la sortie de certains cafés soulève la question de ce qui émane de sa propre imagination dans ce jeu orchestral, de ce qui est déclenché ou grossi par une soudaine anxiété. La nuit, chacun le sait et le ressent, l'œil perdant ses assises, il devient difficile de s'accrocher au familier des lieux partagés, où règne l'apaisante raison commune. Quand le promeneur se découvre engagé dans des successions de lueurs et d'opacités, qui sont ensemble le fortifiant aliment de ses angoisses, il lui

arrive de n'avoir d'autre option que de se déloger brutalement de ce traquenard, comme un loup y laissant sa patte. Alors je marche prestement, la vaillance et les épaules rentrées, jusqu'à une rue commerciale, avec ses amoureux du soir éclairés aux néons des vitrines, qui sont des amoureux rassurants et des vitrines apaisantes.

*

À l'heure de l'estompe. Des néons bâillent et gonflent le vide, en même temps qu'ils jaunissent les visages, en vert-de-grisent même quelques-uns. La cage des bureaux s'ouvre, les parkings se saignent et déversent des flots de chauffeurs à l'écoute de la radio du retour. Des façades de vitrines s'illuminent, gavent l'œil de couleurs. Les travailleurs se hâtent ou pas vers des gens auxquels ils pensent et pour cette raison se naufragent ou pas dans des lieux de transit, la gaité d'un bar, l'agrément d'un café... C'est à cette heure, à la fois à l'écart et en spectateur de cette agitation, que je ressens le mieux le bonheur de ne pas en être – bien qu'en étant issu. Je fais craquer mes doigts gourds pour m'assurer que je suis bien éveillé.

À un certain âge – variable pour chacun –, l'espérance, battue en brèche par la réalité, fout le camp sans laisser d'adresse, comme toutes les autres formes de carottes au bout d'un bâton, et alors la paix peut venir. Il arrive que cela transparaisse dans un visage d'homme aperçu dans le reflet d'une vitrine de café – qui est peut-être son visage à soi.